

# **LIANCE, DELIANCE, RELIANCE :**

## **trois notions-clés pour les histoires de vie**

### **et une sociologie existentielle**

**Marcel Bolle De Bal**  
**Université Libre de Bruxelles**

Après d'aussi vivants récits de vie de nos cinq ateliers<sup>1</sup> la tâche de présenter une synthèse de l'ensemble du symposium m'apparaît soudain bien ardue : comment, dans un tel contexte, ne pas apparaître plat, ennuyeux, mortifère ?

Je me lance néanmoins... car c'est pour moi un réel plaisir de participer à vos travaux, un honneur d'avoir été invité à vous « délivrer » une « conférence de synthèse ». Pour ce plaisir et cet honneur, je vous remercie du fond d'un cœur à vous relié.

Bon petit soldat drillé aux pratiques des colloques classiques, j'ai proposé à Céline Yelle, votre gentille organisatrice, de présenter - modestement - une communication dans l'un des ateliers. Elle m'a répondu, avec fermeté et non sans humour, que ce qui était essentiel, dans le cadre des colloques de votre réseau, c'était la communication et non les « communications », entendez par là les interactions, les échanges et non les exposés ex-cathedra. J'ai applaudi des deux mains, car tel est depuis toujours mon propre désir, sculpté à l'aune de ma formation psychosociologique. Je me suis donc inséré sans problème dans votre cadre de vie... tout en constatant, non sans quelque malicieuse sympathie, que la règle ne devait pas être la même pour tous, puisque nous avons eu la chance d'écouter les riches exposés de Jean-Louis Levesque, Eugène Enriquez et Annette Richard !

Puisque de « communication » il devait s'agir et il s'est agi, je crois pouvoir affirmer que les échanges interpersonnels, bilatéraux à table ou dans les interstices de notre dense programme, ont été considérables : combien de reliances souterraines n'ont-elles pas, de la sorte, tissé de nouveaux liens entre beaucoup d'entre nous ? Quant à la communication collective, au sein de l'ensemble du symposium, à vous de dire ou redire si le but souhaité à été atteint... A titre personnel, je dirais, moi, que ce qui m'a frappé, c'est peut-être la force et la vitalité de maints rires entendus dans les salles et dans le parc, mais surtout la présence tellement réconfortante d'innombrables sourires sur les visages des participant(e)s : dans notre société, où le rire est trop souvent gras, défensif ou forcé, le sourire est un bien devenu trop rare... et donc d'autant plus précieux. Merci donc à toutes celles et à tous ceux d'entre-vous qui m'ont souri tout au long de ces belles journées de cette réunion sympathique, chaleureuse, conviviale.

Pour introduire mon propre bilan « synthétique » de l'expression vécue de notre symposium, je vais commencer par développer quelques-uns des éléments que j'ai été amené à évoquer lors de ma brève présentation initiale de jeudi dernier. Ce soir-là, il est une chose - je m'en suis aperçu par la suite - que je n'ai pas dite, et qui vous aurait permis de mieux me situer : je suis belge, je viens d'un petit pays composés de néerlandophones et de francophones, de Flamands, de Wallons et de Bruxellois. Un petit pays à l'histoire de vie proche, à bien des égards, de celle du Canada et de votre Québec... à cette différence près que la situation des francophones est exactement inversée dans ces deux contextes : les Québécois sont un peu les Flamands du Canada (au départ catholiques, ruraux, économiquement et culturellement minorisés) tandis que les francophones belges sont dans une situation comparable à celle des anglophones canadiens (arrogants, triomphants, économiquement et culturellement dominateurs... du moins au siècle passé). Flamands, Wallons et Bruxellois vivent sans cesse « ce qui lie, ce qui délie, ce qui relie » l'histoire de vie de leur pays. Journalistes français en quête de scoops, et sociologues étrangers au regard superficiel, prédisent sans cesse - et non sans quelque délectation - la fin prochaine de cet avatar de l'histoire de vie européenne qu'est mon pays. C'est n'avoir rien compris à la réalité dialogique de celui-ci : ce qui nous délie (nos conflits linguistiques, économiques, politiques) nous lie et nous relie. Il me revient en ce moment à l'esprit l'expérience que j'ai vécue par très loin d'ici, à Montréal en 1974. Jacques Dofmy, organisateur d'un colloque sur les minorités nationales, avait invité deux Belges à venir exposer leur perception de la réalité de leur pays. D'un côté, Lode Van Outrive, professeur à la KUL (Katholieke

<sup>1</sup> Conférence de synthèse du symposium « Ce qui lie, ce qui délie, ce qui relie : histoire de vie » La Montagne Coupée, Québec, 27-28 et 29 septembre 2001.

Universiteit Leuven), flamand, chrétien et d'origine ouvrière. De l'autre, Marcel Bolle De Bal, professeur à l'ULB (Université Libre de Bruxelles), francophone, laïque et d'origine bourgeoise. Nos auditeurs – pas très nombreux, hélas, car nous nous exprimions en français – n'en croyaient pas leurs oreilles : « comment », nous ont-ils confié après nous avoir écoutés, « votre pays a-t-il encore un avenir, alors que vos analyses sont tellement divergentes » ? « Vous n'avez rien compris, sans que nous puissions vous en faire grief », ai-je répondu : « nos expériences personnelles et intellectuelles peuvent paraître nous délier, mais en fait nous sommes profondément liés... et nous nous relierons encore plus si, pendant que nous parlons ici, notre grand champion cycliste national, Eddy Merckx, devait être en train de gagner le championnat du monde qui se déroule pour l'instant autour du Mont Royal. Et s'il gagne, nous irons prendre ensemble une bonne bière (belge) pour célébrer la victoire de notre champion belge ». Je ne pensais pas si bien dire : Eddy Merckx a gagné et nous avons dignement fêté cet événement...

## De mon cadre théorique

Jeudi, je vous ai exprimé le grand désir que j'éprouvais à prendre part à votre symposium, dont le thème m'apparaissait doublement séduisant : en général vu son originalité, pour moi en particulier, car il concernait plusieurs notions au cœur même de mes conceptions de sociologue engagé : histoires de vie, sociologie existentielle, liance, déliance et reliance.

## Histoire de vie et sociologie existentielle

Mon intérêt pour les histoires de vie est en fait relativement récent. J'en connaissais l'existence théorique, sans en avoir réellement approfondi l'intérêt heuristique. Il y a peu j'ai pris conscience que je réalisais, sans trop le savoir, une « histoire de vie » dialoguée, celle entre un footballeur professionnel de haut niveau, Dominique Vesir, et moi-même. Cela a donné le livre « Le sportif et le sociologue »<sup>1</sup>, publié à l'Harmattan dans la collection « Histoires de vie » dirigée par Gaston Pineau, livre dont le sous-titre devait être « Deux vies, deux métiers, une rencontre »... de même que les deux autres que j'ai amenés à votre intention constituent également, je viens de m'en rendre compte, deux morceaux du puzzle de ma propre vie de sociologue et de président de l'AISLF (Association Internationale des Sociologues de Langue Française)<sup>2</sup>.

C'est plus récemment encore que j'ai soudain perçu que l'histoire de vie, en tant que méthode d'investigation et d'élaboration sociologique, pouvait devenir la pierre angulaire pour la mise en œuvre de cette *sociologie existentielle* qui constitue depuis une quinzaine d'années le grand projet scientifique qui est le mien<sup>3</sup>, mon rêve de création sociologique, mon espoir qu'une nouvelle génération de jeunes chercheurs brillants et pleins d'avenir reprendront le flambeau que je devrai hélas laisser tomber à la fin prochaine de mon histoire de vie. Qu'entendez-vous par « sociologie existentielle », éprouvez-vous sans doute pour le moment l'envie de me demander ? En fait une sociologie qui, à l'inverse de la sociologie classique centrée en priorité sur l'analyse des structures sociales et des mouvements sociaux, accorde à l'affectif, au subjectif, à l'irrationnel, bref à la personne et à ses enjeux existentiels (la naissance, la mort, l'amour, la haine, etc.), toute la place qui leur revient. En d'autres termes, une sociologie *humaniste* et *personnaliste* n'hésitant pas à aborder et traiter le « vécu » - cette histoire de vie – du sujet, de la naissance à la mort<sup>4</sup>.

## Liance, déliance et reliance

Au cœur de ce projet sociologique, j'ai depuis longtemps placé les concepts de « *liance* », de « *déliance* » et de « *reliance* », qui me paraissent fondamentaux pour comprendre quelques problématiques cruciales des dynamiques de la société contemporaine. Dès lors comment ne pas être irrésistiblement attiré par le titre provocateur d'un colloque sur « ce qui lie, ce qui délie, ce qui relie : histoire de vie » ? Voilà des gens qui ont tout compris, me suis-je dit, immédiatement. Puis, à la réflexion : mais qu'ont-ils à nous dire, à m'apprendre sur le sujet ? Me voici donc devant vous, au départ excité, en route stimulé, à l'arrivée enrichi. Mais, avant de revivre ce parcours de quelques instants précieux de ma vie, je me dois d'évoquer brièvement quel sens je donne à ces trois notions, nouvelles pour beaucoup d'entre vous (mais pas pour tous, car j'ai été heureusement surpris, par le fréquent et pertinent usage que plusieurs parmi vous de la notion de « *reliance* »).

<sup>1</sup> Marcel BOLLE DE BAL et Dominique VESIR, *Le sportif et le sociologue. Sport, individu, société*, Paris, L'Harmattan, 2000 .

<sup>2</sup> Marcel BOLLE DE BAL, *La sociologie de langue française. Un enjeu, un combat. Souvenirs d'un acteur*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; *Les adieux d'un sociologue heureux. Traces d'un passage*, Paris, L'Harmattan, 1999.

<sup>3</sup> Marcel BOLLE DE BAL, « Le récit de vie, pierre angulaire de la sociologie existentielle », in Acte du Colloque, *Le récit biographique : enjeu anthropologique*, Angers, LAREF/UCO, 24-26 mai.

<sup>4</sup> Pour plus de détails, cf. Marcel BOLLE DE BAL, *Les adieux d'un sociologue heureux, op. cit.*, pp. 17-50.

La *reliance*, tout d'abord, ce – relatif – néologisme peut en intriguer d'aucuns, voire les irriter. Sa structure sémantique est pourtant bien française, car construite sur le modèle de cette « alliance » évoquée par l'un des ateliers que nous venons d'entendre. Comme l'alliance (= se lier à), la reliance (se lier à nouveau) évoque à la fois un processus, une structure et un résultat. En l'occurrence, l'acte – et le produit de cet acte – de reconstruire des liens humains et sociaux détruits ou menacés par l'évolution de la société contemporaine.

Soyons honnêtes : je n'ai pas inventé le terme, je lui ai seulement donné une partie psychosociologique bien plus étendue que ne l'avait envisagé son promoteur, le professeur Roger Clausse. Ce dernier, spécialiste de la sociologie des médias, avait incidemment évoqué la *fonction de reliance* des techniques de diffusion collective, c'est-à-dire, selon lui, leur fonction de lutte contre l'isolement social. Il désignait ainsi ce que j'ai personnellement défini comme la dimension *sociale* de la reliance : la *reliance aux autres* avec comme enjeu la *solidarité* et la *fraternité*. Mais, selon moi, la reliance n'est pas que sociale : elle est aussi *psychologique* (la *reliance à soi*, avec l'*identité* comme enjeu), *culturelle / cosmique / écologique* (la *reliance au monde* avec la *citoyenneté* comme enjeu) et *scientifique / intellectuelle / cognitive* (la reliance des disciplines et des idées, avec la *complexité* comme enjeu, selon le constant combat d'Edgar Morin). A cet égard, toute action de formation, en particulier de formation d'adultes<sup>1</sup>, peut être envisagée, comme un travail ou une œuvre de reliance, de développement des capacités existentielles, de reliance à soi, aux autres et au monde.

La *déliance*, ensuite. S'il y a – ou devrait avoir – reliance, c'est qu'au préalable il y a eu déliance, c'est-à-dire rupture de liens humains et sociaux, fondamentaux. Cette déliance est peut-être, elle aussi, multidimensionnelle : *sociale* (l'isolement et la solitude au cœur de cette masse atomisée qu'est devenue notre société), *psychologique* (les crises d'identité sous la pression des exigences de la carrière et de la consommation), *culturelle* et *civique* (le repli sur soi, le désengagement citoyen), *cognitive* (la séparation des disciplines, le paradigme de la simplification). Mais prenons garde : ne tombons pas dans le piège de la facilité qui nous invite à assimiler la déliance au Mal et la reliance au Bien. En effet, il peut y avoir de bonnes déliances (celles qui libèrent de liens qui ligotent ou aliènent) et de mauvaises reliesances (celles qui rassemblent les foules acclamant Hitler à Nuremberg, Khomeiny à Téhéran, les intégristes de tous poils un peu partout).

La *liance*, enfin. Que signifie ce terme peu usité ? Cette notion n'est apparue que tardivement dans le cadre de l'analyse sociologique que je propose. Elle l'a été par cinq des quarante-cinq auteurs participant à une sorte de « collègue invisible » sur le concept de « reliance », colloque imaginaire ayant débouché sur la publication d'un ouvrage collectif sur ce thème<sup>2</sup>. Question pertinente que m'ont posée ces collègues : s'il y a reliance, c'est qu'il y a eu déliance, et s'il y a eu déliance, c'est qu'auparavant devait exister quelque chose de l'ordre de la « liance ». Avec deux d'entre eux – Francine Gillot et Jos Tontlinger – j'ai trouvé une réponse : dans la mesure où la reliance a été définie comme un rapport humain et social médiatisé<sup>3</sup>, la liance, antérieure à la première déliance, devait consister en un rapport humain non médiatisé. Lequel, en l'occurrence ? Il en est un qui saute aux yeux : le lien physique et psychique qui unit de façon fusionnelle le fœtus et la mère, cet état de bien-être éprouvé dans le ventre maternel, sans la médiation d'une quelconque structure extérieure. Cette « liance », état du fœtus fusionné et fusionnant avec la mère, croissance d'un être indistinct mais tendant à se distinguer, est donc bien à la fois physique et psychique : physique en fonction des lois de la biologie, psychique parce qu'elle constitue un des traits dominants de la maternité. En quelque sorte, dans la perspective des histoires de vie : *la vie avant la vie*. Cette « liance » originelle va être brisée au moment de la naissance, première et brutale « dé-liance » physique et psychique, sorte de « dé-ception », dialectiquement et dialogiquement liée à l'événement de la conception. Double choc éprouvé lors de la naissance : fin d'un monde et découverte d'un nouveau monde, sortie de la vie intra-utérine et entrée dans la vie, adieu à la liance et expérience de la déliance.

L'on devine ici l'importance de ces notions de *liance*, *déliance* et *reliance* pour les récits et histoires de vie. Le double traumatisme de la naissance va nourrir la nostalgie des temps révolus, les permanentes *quêtes de reliance* enracinées dans cette *expérience de déliance* et le subséquent *besoin de reliance* : toute la vie de la plupart des individus n'est-elle pas marquée par le puissant désir de retrouver le paradis perdu de la *liance originelle*, par l'utopie de l'éternel retour à cette union symbiotique, par l'insatiable recherche de cette relation privilégiée à jamais enfouie (et enfouée) via des démarches conscientes et inconscientes, à travers le sexe, la religion<sup>4</sup>, la nature, l'art, les drogués, la méditation... et le récit de vie ? Nous avons eu ou avons tous à gérer la tension entre deux besoins également prégnants : le besoin de devenir un être distinct (*dé-lié*), libéré des liens qui ligotent et le désir de fusionner à jamais (= le désir de retrouver le *secret de la liance* perdue). Certes, tout un

<sup>1</sup> Cf. les articles de Gaston Pineau et Danielle Desmarais, dans le livre collectif édité par Danielle DESMARAIS et Jean-Marc PILON, *Pratique des histoires de vie. Au carrefour de la formation, de la recherche et de l'intervention*, Paris, L'Harmattan, 1996. Voir aussi Marcel BOLLE DE BAL, *Wégémont ou le château des relations humaines*, Bruxelles, Presses Interuniversitaires Européennes (PIE), 1998.

<sup>2</sup> Cf. in Marcel BOLLE DE BAL (Ed.), *Voyages au cœur des sciences humaines. De la reliance*, Paris, L'Harmattan, 1996, 2 tomes, les contributions d'Evelyne Sullerot, Francine Gillot-de Vries, Jos Tontlinger, Edgar Morin (t. 1) et Geneviève Dahan-Sellizer (t. 2).

<sup>3</sup> Id., p. 30.

<sup>4</sup> Le lecteur attentif aura noté la parenté sémantique des termes religion et reliance, tous deux dérivés du latin *religare* (= relier). Pour moi, la religion constitue un cas particulier de reliance, impliquant une certaine transcendance ou, si l'on préfère, une structure de reliance transcendante.

chacun n'est pas capable de nous conter, à l'instar de Salvador Dali, le récit de sa vie intra-utérine. Mais chacun de nous, au fin fond de son inconscient, conserve les traces de cette expérience unique, existentiellement fondamentale, de la liance initiale dans la chaleur du ventre maternel<sup>1</sup>.

### ***De notre expérience pratique***

Le moment est venu – celui du bilan et de la synthèse – de nous poser la question intellectuellement et émotionnellement « vitale » : en quoi les notions ci-dessus évoquées nous permettent-elles ??? le thème du symposium et d'éclairer l'expérience vécue de celui-ci ? En quoi sont-elles pertinentes et fécondantes ?

Plutôt que de clôture et de conclusions, je préférerais parler ici d'ouverture et de pistes de réflexion à explorer. Ou, pour reprendre l'heureuse expression de l'un des ateliers, des « pelures d'oignon » à travailler... en évitant de trop pleurer bien que certaines de ces pistes/pelures puissent par vous être considérées comme un brin provocatrices.

Ces pistes/pelures que je vous propose sont au nombre de sept... chiffre symbolique aux multiples résonances. Elles sont le fruit, tout relatif, de ma vie et de mes interrogations personnelles tout au long de notre rencontre, ma souterraine reliance à vous tous. Je les soumetts à votre appréciation critique, intelligente et amicale.

#### *1<sup>ère</sup> piste/pelure. Ce qui lie, relie et délie : les cultures d'Europe latine et du Québec*

J'ai été frappé par nos reliesances et déliesances culturelles entre vous, francophones d'Amérique du Nord et nous francophones d'Europe. Ou du moins entre Québécois et Français. Et pour autant que vous, ici présents, soyez représentatifs de l'ensemble du Québec... ce qui est rien moins que certain.

Je pense en particulier à votre conception des liens entre théorie et pratique, recherche et action, dans le champ social et psychosocial. En tant que Belge, francophone matiné de culture flamande, je me suis senti proche de vous, de votre pragmatisme, de votre souci de sans cesse relier ces notions trop souvent antinomiques aux yeux des Parisiens imbibés de cartésianisme excessif : science et politique, réflexion et engagement. J'ai bien aimé la mise en valeur, pour l'un d'entre vous, du « *cou* », organe médiateur entre le cerveau et les membres, entre l'esprit et le corps. Certes, aux yeux d'incorrigibles sceptiques, vous pouvez avoir tendance à faire preuve d'une certaine naïveté utopique, proche ou contaminée par celle de vos voisins étatsuniens. Personnellement, je trouve cela plutôt rafraîchissant, je suis sensible à la spontanéité et à l'authenticité des sentiments qui vous animent et vous donnent la force d'agir pour la réalisation de vos idéaux.

#### *2<sup>ème</sup> piste/pelure. Ce qui lie, délie et relie la déliance et la reliance*

Pour moi – je l'ai écrit en maintes occasions – déliance et reliance ne sont pas deux notions indépendantes : elles forment un couple conceptuel indissociable, duel et dialogique. Qu'entends-je par là ? « Duel » : nombre intermédiaire entre le singulier et le pluriel, qui existe en de nombreuses langues (le grec, l'hébreu, le slovène, etc... mais pas en français) et qui désigne ce qui va par deux et forme néanmoins un ensemble, deux qui forment un tout, une entité en deux parties (les deux yeux, les deux mains sur le plan physique, le yin et le yang, l'ombre et la lumière, l'interdit et la transgression, l'amour et la haine, la vie et la mort sur le plan ésotérique et existentiel). Dialogique : « association complexe (complémentaire, antagoniste, concurrente) d'instances nécessaires de l'existence »<sup>2</sup>, unité symbiotique de deux logiques qui se nourrissent l'une l'autre, se parasitent mutuellement, s'opposent et se combattent à mort. Point de reliance sans déliance, point de déliance sans reliance : l'expérience de séminaires résidentiels ou de colloques comme le nôtre illustre parfaitement cette réalité (c'est parce que nous sommes dé-liés du monde que nous pouvons mieux nous re-lie à nous et aux autres qui sont là près de nous).

Ce que j'ai découvert ces jours-ci grâce à nos multiples reliesances, programmées et non programmées, c'est que cette relation, loin d'être binaire, est fondamentalement triangulaire : il importe que nous creusions le lien profond, vital, permanent entre liance, déliance et reliance. Quelle place convient-il de réserver à la *liance* au cours des récits et histoires de vie ?

#### *3<sup>ème</sup> piste/pelure. Ce qui lie, délie et relie le Soi et le Moi*

J'ai retenu les heureuses expressions d'Eugène Enriquez nous parlant du sens des récits de vie : s'éloigner de soi et se rapprocher de soi, ne pas se reconnaître et se reconnaître, se délier de soi et se relier à soi. En d'autres termes : déliance psychologique et reliance psychologique, deux notions encore et toujours contradictoires, complémentaires, duelles, dialogiques. Sans oublier, comme l'a bien noté Alain Eraly<sup>3</sup> que, par

<sup>1</sup> Pour être complet, j'estime utile de signaler ici qu'Edgar Morin considère que la notion de « liance » renvoie au chaos primitif, au magma indifférencié à l'origine du monde. Cf. Edgar MORIN, « Vers une théorie de la reliance généralisée ? », in Marcel BOLLE DE BAL (Ed.), op. cit., tome 1, pp. 315-326.

<sup>2</sup> Edgar MORIN, *La Méthode*, t. 1, *La Nature de la Nature*, Paris, Seuil, 1977, p. 80.

<sup>3</sup> Alain ERALY, « Qu'est-ce que la reliance à soi ? », in Marcel BOLLE DE BAL, (Ed.), op. cit., pp. 137-154.

nature, la reliance psychologique est fondamentalement sociale : elle dépend du regard et de la perception d'autrui, elle implique soit la création d'un lien social imaginaire (le fait de parler à soi), soit un lien social réel (parler de soi à autrui, se raconter, faire le récit de sa vie). Sans oublier non plus cette question provocante émise, travaillée et transmise par l'un des ateliers : qu'y a-t-il « au fond de moi » ? A chacun d'y tenter d'y répondre. Peut-être en songeant à la distinction chère aux psychanalystes entre le Soi et le Moi. . .

A propos de ces distinctions faites par Eugène Enriquez, lequel met en exergue les sentiments ambivalents éprouvés par ceux qui s'adonnent à la pratique des récits de vie, j'aimerais ouvrir une courte parenthèse inspirée par mon écoute de la riche intervention d'Annette Richard. A plus d'une reprise, elle a évoqué l'*ambiguïté* des émotions vécues en de telles occasions. Or il me semble qu'en l'occurrence il eût été probablement plus correct de parler d'« *ambivalence* » affective. Très souvent, je l'ai constaté, une confusion involontaire est faite entre ces deux termes : ambiguïté et ambivalence. Est *ambigu*, pour moi, ce qui n'est pas clair, ce qui est imprécis, confus, opaque, source d'incertitudes pour le locuteur ou l'interlocuteur. Est *ambivalent*, en revanche, ce qui se fonde sur la lucide reconnaissance des contradictions à l'œuvre au sein de la personne, de ses sentiments ou de ses actes. L'essentiel du travail psychologique et psychosociologique me paraît devoir consister à remplacer autant que faire se peut l'ambiguïté par l'ambivalence. Paraphrasant Freud nous pourrions dire : « là où était l'ambiguïté, sera l'ambivalence ». Dans ce même ordre d'idées, je citerais volontiers cette réflexion d'André Gorz : « Le commencement de la sagesse est dans la découverte qu'il existe des contradictions dont il faut virer la tension permanente et qu'il ne faut surtout pas chercher à résoudre ».

#### *4<sup>ème</sup> piste/pelure. Ce qui lie, délie et relie dans la quête de la sagesse*

Se découvrir, se reconnaître, s'enraciner, se rassembler, se réunir : telles ont été quelques-unes des formules avancées par Eugène Enriquez, encore lui, pour décrire le processus de reliance à soi vécu par celles et ceux qui sont amenés à conter le récit de leur vie. En quelque sorte : « rassembler ce qui est éparé », « réunir ce qui est désuni », « relier ce qui est délié ». Là, dans le prolongement de cette sagesse préconisée par André Gorz, nous retrouvons les principes fondamentaux, ciselés au fil de la longue vie de l'humanité, d'une sagesse ancestrale, tels qu'ils sont formulés. Entre autres, par une institution initiatique comme la Franc Maçonnerie universelle. Et si nous poussons notre réflexion un peu plus loin, nous retrouvons bientôt la différence faite par Max Pages entre l'amour-fusion et l'amour-authentique<sup>1</sup> : ce dernier, à partir de la même expérience de l'angoisse de séparation, assume celle-ci par le partage des solitudes acceptées, l'échange des différences respectées, la rencontre des identités affirmées et la confrontation des valeurs assumées (quatre principes de base de la définition normative de la reliance, selon ma conception idéale de celle-ci).

#### *5<sup>ème</sup> piste/pelure. Ce qui lie, délie et relie dans l'amour*

Puisque d'amour j'ai ainsi été amené à parler, je ne puis vous cacher à ce propos ma relative surprise : au cours de ces trois journées, nous avons beaucoup parlé de la Vie, très peu voire pas du tout de l'Amour. Etrange n'est-il pas ? Par pudeur, impuissance ou terreur ? Qui le dira ? Pourtant voilà bien un sentiment, une pratique et des actes au cœur de ce qui lie, délie et relie les fils de nos histoires de vie...

Permettez-moi, dès lors, de vous révéler une brève séquence de mon histoire de vie personnelle. C'était au moment de mon adolescence encline au vertige des flammes amoureuses et des passions platoniques. A cette époque, dans l'ignorance totale de mon avenir professionnel et même de ce que pouvait être la sociologie, je me suis livré à ma première enquête psychosociologique auprès des amis et amies, copains et copines qui m'entouraient. La question que je leur posais – et qu'il me plaît aujourd'hui de vous poser, et par là de vous troubler ( du moins je l'espère )– était la suivante : « dans le cas d'un amour non partagé, que préférez-vous : aimer ou être aimé ? » Quelle serait, aujourd'hui, votre propre réponse ? A l'époque j'avais pu constater une différence qui m'avait frappé : les jeunes filles préféraient aimer, les jeunes garçons être aimés. Et découverte troublante : je me retrouvais du côté des filles... Signe des temps et de l'évolution des mœurs : à l'heure actuelle, cette différence, autant que j'ai pu la percevoir, est beaucoup moins nette, la tendance pourrait même être inversée...

Ce que je retiens à ce propos, d'après les échanges que j'ai eus avec quelques-uns d'entre vous, c'est que l'amour non réciproque est une situation qui lie et délie... mais ne relie pas. Sauf si, par une volonté de « *méta-communication* » (communiquer sur la façon dont, dans un couple ou dans un groupe, l'on communique... ou ne communique pas), les partenaires parviennent à créer de la reliance, par le partage de leurs solitudes, l'échange de leurs différences et l'équilibrage de leurs sentiments.

#### *6<sup>ème</sup> piste/pelure. Ce qui nous lie, délie et relie au monde extérieur*

Je ne vous le cacherai pas : j'ai parfois éprouvé un léger sentiment de malaise en observant l'absence quasi-totale des préoccupations sociales et politiques générales dans nos exposés et discussions. Tout se passait comme si nous étions totalement coupés du monde extérieur, comme si celui-ci était expulsé du champ de nos préoccupations, comme si nous avions construit un mur invisible pour que nos échanges ne puissent être perturbés

<sup>1</sup> Max PAGES, *La vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1968, pp. 324-328 et 370-372.

par des échos venus du dehors. Notre déliance sociale – condition de notre reliance psychologique – ? était parfaitement réussie. Et pourtant de graves événements ébranlaient le monde, en ce temps là. Annette Richard a fait une brève allusion aux attentats terroristes du 11 septembre... avant de reprendre le fil de son discours psychanalytique. Nous vivions vraiment dans une sorte de bielle psychosociologique, quasi aseptisée. Et pourtant Eugène Enriquez ne nous avait-il pas invités à réfléchir aux liens entre histoire individuelle et histoire collective ? Peut-être ceci a-t-il été réalisé dans certains ateliers. Personnellement, je le confesse, je n'ai pas participé à ceux-ci : neutralité et objectivité du conférencier de synthèse oblige. Je n'ai point voulu privilégier l'un d'entre eux par rapport aux autres. En revanche, j'ai profité de ces plages de temps « libre » pour me relier au monde extérieur via CNN et TV5. J'ai ainsi pu comparer les conceptions américaines et européennes de la lutte engagée contre le terrorisme, étudier ce qui lie, délie et relie les protagonistes de cette mobilisation qui se voudrait universelle mais révèle de profondes divergences de perspectives. Chaque fois je vivais dans ma chair ce qui, simultanément, me liait, me déliait et me reliait tant à vous à l'intérieur de notre réunion qu'à ceux qui à l'extérieur, s'angoissaient sur le sort du monde, s'engageaient pour une cause qu'ils estimaient juste.

Pour en revenir au thème de l'Amour, et de l'utilisation politique qui en est faite dans la société en général, je ne puis manquer de songer, en cet instant, au contenu de ma leçon terminale, dans le cadre du cours « Approche psychosociologique de la société contemporaine » dont la charge m'avait été confiée par mon université. A cette leçon d'adieu, j'avais donné le titre suivant : « Totalitarisme, amour et bonheur : un triangle existentiel au cœur de la société raisonnable »<sup>1</sup>. Cet intitulé peut étonner, voire choquer certains d'entre vous : comment peut-on lier ou relier l'Amour et le totalitarisme ? Sans parler de l'amour possessif, maternel ou conjugal, je suis pourtant, dans le champ social, en bonne compagnie : Aldous Huxley<sup>2</sup>, George Orwell<sup>3</sup>, Jean Pasqualini<sup>4</sup>, Max Pages et Vincent de Gaulejac<sup>5</sup> ont traité ce thème sous des formes diverses, romanesques et/ou scientifiques. Les derniers ont montré comment les grandes entreprises multinationales hypermodernes utilisaient les acquis de la psychologie et de la psychosociologie dans le cadre de la gestion de leur personnel (promu au statut de « ressources humaines ») pour lier leurs « collaborateurs » à l'entreprise, les délier de leur milieu social extérieur (par le biais de délocalisations et de mutations professionnelles) et les relier de façon affective à l'entreprise Bonne Mère nourricière.

Tout ceci nous incite à nous interroger : quel Amour / quel Bonheur / quelle Vie souhaitons-nous pour nous, nos enfants et nos petits-enfants ?

*7<sup>ème</sup> piste/pelure. Ce qui nous lie, délie et relie... entre nous et à la Vie*

D'aucuns, en jouant sur les mots, se sont demandés si le récit de vie ne pouvait devenir un délit de vie, voire un délire de vie. J'ai songé, à ce moment-là, à Primo Levi, mort d'avoir trop survécu à l'enfer des camps de concentration, comme nous l'a rappelé non sans émotion Eugène Enriquez. A titre personnel, j'ai également eu alors une pensée émue pour mon père (voilà que je fais moi aussi une brève plongée dans mon propre récit de vie...) combattant des guerres 14-18 et 40-45, survivant du « Boyau de la Mort » dans les plaines de l'Yser belge et dont je viens de retrouver les lettres écrites par lui à un ami au cours de cette terrible épreuve<sup>6</sup>.

De la vie à la mort... le spectre de nos réflexions s'élargit, s'étoffe, donne le vertige. Je me sens soudain, comme Rogers, effrayé par l'abîme derrière les portes ouvertes, convaincu qu'il ne peut rien enseigner, et qui arrête brutalement son propos. J'ai envie de faire de même, de laisser chacun d'entre vous poursuivre sa méditation intérieure, explorer les tours et détours de son propre récit de vie.

Tournons-nous donc, comme nous l'a suggéré Eugène Enriquez, vers notre devenir plus que vers notre passé, réfléchissons non pas tant à ce que l'on a fait de nous, mais à ce que nous pouvons faire de ce que l'on a fait de nous...

Pour terminer, je vous propose de méditer cette pensée de je ne sais plus quel sage oriental :

« écoute et retiens, retiens et médite, médite et connais, connais et agis »

... j'ajouterais, moi, « et aime ! »

<sup>1</sup> Le texte complet de cette leçon se trouve dans Marcel BOLLE DE BAL, *Les adieux d'un sociologue heureux*, op. cit., pp. 51-82.

<sup>2</sup> Aldous HUXLEY, *Le meilleur des mondes*, Paris, Plon, 1959.

<sup>3</sup> George ORWELL, *1984*, Paris, Gallimard, 1982.

<sup>4</sup> Jean PASQUALINI, *Prisonnier de Mao*, Paris, Gallimard, 1973.

<sup>5</sup> Max PAGES, Michel BONETTI, Vincent de GAULEJAC, Daniel DESCENDRE, *L'emprise de l'organisation*, Paris, PUF, 1979.

<sup>6</sup> J'ai publié ces lettres, témoignage d'une tranche de vie paternelle, sous forme d'un livre où l'on voit l'histoire individuelle se fondre dans l'histoire collective, en l'occurrence celle de la guerre européenne mais aussi celle des conflits linguistiques et culturels au sein de l'armée et de la société belges. Cf. Marcel BOLLE DE BAL (Ed.), *Les survivants du Boyau de la Mort. Lettres de deux jeunes Wallons en 14-18*, Bruxelles, Presses Interuniversitaires Européennes (PIE), 1998.